

IX

LES AVENTURIERS

Après s'être arrêté un instant pour reprendre haleine, le comte de Rosamont poursuivit :

— Comment avez-vous appris qu'il existait dans l'ancien Poitou le château de Grisolles où demeurait Mlle Claire Dubessy, jeune et belle orpheline dont la fortune était évaluée à dix ou douze millions ? Je l'ignore et n'ai nul besoin de le savoir.

Enfin, vous apprenez cela, et tout de suite votre imagination si féconde pour le mal se met au travail. Vous voyez un magnifique coup à faire, le couronnement de votre œuvre, et vous vous dites sans doute : — "Ce sera mon dernier et plus merveilleux exploit."

Alors vous vous souvenez d'Antoinette Picot et son fils, lequel a, s'il vit encore, l'âge qu'aurait le fils décédé du comte de Linois.

C'est superbe : Antoinette devient comtesse, et Léon Picot est créé vicomte Alfred de Linois par votre volonté !

Il ne peut déplaire à Antoinette d'être comtesse, après avoir tant rêvé le titre de baronne.

Quant à Léon Picot, il trouve qu'il fera très bonne figure en s'appelant vicomte Alfred de Linois.

Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut entrer en campagne.

Justement, une propriété, "les Pins", est à vendre près de Grisolles ; vous empruntez vingt mille francs sur le domaine de Linois et vous achetez "les Pins", où Mme la comtesse et M. le vicomte viennent s'installer.

Vous, prudemment, vous restez dans la coulisse. On dit que vous êtes un grand voyageur, et que vous parcourez l'ancien et le nouveau monde.

Vous croyez que les choses iront toutes seules, et vous vous réservez de paraître au bon moment, quand il n'y aura plus qu'à mettre "comte de Linois" au bas du contrat de mariage.

Toutefois, vous ne restez pas inactif. Vous trouvez le moyen de faire recommander Mme la comtesse et M. le vicomte au tuteur de Mlle Dubessy et à la jeune châtelaine elle-même.

Oh ! la trame est parfaitement ourdie ; il n'est pas jusqu'au vieux curé de Grisolles qui, innocemment, naïvement, entre dans ce complot, dont le but est de mettre la main sur les millions de la jeune héritière.

Mais, heureusement pour elle, Mlle Claire Dubessy n'est point pressée de se marier, et M. le vicomte, malgré ses avantages physiques, ne parvient pas à produire sur elle l'effet que vous attendez.

Vous voyez autour de Mlle Claire Dubessy d'autres prétendants, se livrant, comme vous, à la chasse aux millions. Cela vous inquiète, vous inspire des craintes sérieuses, et fort imprudemment, pour hâter la réalisation de vos espérances, vous cherchez à faire agir auprès de Mlle Dubessy des personnes qui ont sur elle, pensez-vous, une grande influence.

Baron de Simiane, poursuit le comte de Rosamont, d'une voix plus forte, vous avez voulu troubler la tranquillité, détruire le bonheur des personnes qui refusaient de s'associer à vos projets. Eh bien ! écoutez, ces personnes que vous avez voulu frapper au cœur, que vous haïssez, je les aime, moi, je les aime !

Misérable et fou que vous êtes, vous avez eu l'audace de toucher à Mme Clavière et à André, son fils ; vous n'avez pas craint de vous attaquer à Mme Beaugrand, votre sœur, et à Henriette de Mégrigny, votre nièce.

En entendant ces paroles, Mlle Dubessy fit un mouvement et une plainte sourde s'échappa de sa poitrine.

— Baron de Simiane, poursuivit M. de Rosamont avec violence, c'est parce que j'aime ceux que vous haïssez que je suis ici, c'est parce que vous êtes pour eux une menace continue que je me fais le gardien de leur bonheur et, en même temps, le vengeur de toutes vos victimes !

Le baron se détacha du mur et fit deux pas en avant.

— Ah ! vous voulez un duel, monsieur le comte de Rosamont, dit-il d'une voix sifflante, eh bien ! soit, nous nous battons !

Le comte haussa les épaules, et se redressant avec hauteur :

— Le comte de Rosamont, prononça-t-il lentement, pourrait croiser l'épée ou échanger une balle avec un gentilhomme ; mais en vous, le gentilhomme n'existe plus. Vous n'êtes qu'un vulgaire aventurier, un bandit ! Le comte de Rosamont ne se bat pas avec un voleur et un assassin !

De Simiane eut un rugissement de fureur et parut une seconde fois prêt à se précipiter sur le comte.

Mais le canon du revolver se retrouva à la hauteur de ses yeux. De nouveau il recula et alla s'aplatir contre le mur.

— Voleur et assassin ! reprit le comte, foudroyant du regard le misérable. Vous avez été en France voleur et assassin, vous avez été à l'étranger voleur et assassin ! Vous avez empoisonné Ludovic de Mégrigny...

— C'est faux, c'est faux !

— J'en ai les preuves, et devant un jury de cour d'assises Antoinette Picot n'oserait pas soutenir le contraire. Vous avez fait assassiner Henri de Bierle par un scélérat à votre solde ; vous avez empoisonné le comte de Linois pour lui voler ses papiers et tout ce qu'il possédait, comme vous aviez volé la fortune de votre sœur et de votre nièce.

Réduit à l'impuissance, le misérable, qui aurait voulu pouvoir étrangler son ennemi, grinçait des dents et râlait de rage.

— Hé, dites donc, baron de Simiane, poursuivit le comte, est-ce que le piège infâme que vous avez tendu à Mlle Dubessy et le monstrueux attentat dont vous vouliez qu'elle fût victime ne comptent pas pour quelque chose dans vos nombreux forfaits ? Cela suffirait pour vous envoyer au bagne à perpétuité.

N'avez-vous pas aussi l'intention de faire assassiner Edouard Lebel, qui vous portait ombrage, par un autre scélérat à vos gages appelé Bertrand ? Qu'est ce que c'est que ce Bertrand ? Sans doute quelque repris de justice que vous vous êtes associé, comme vous avez fait autrefois d'un certain Joseph Gallot qui, travaillant pour votre compte, a plongé la lame d'un poignard dans la poitrine d'Henri de Bierle.

Eh bien ! baron de Simiane, ne trouvez-vous pas que vous avez commis assez de crimes et qu'il n'est que temps d'y mettre un terme ?

Misérable, je te l'ai dit tout à l'heure, tu as mordu, tu ne mordras plus !

Le misérable se redressa comme la vipère à laquelle on n'a pas encore écrasé la tête.

— Si monsieur le comte de Rosamont a fini de parler, tant mieux, dit-il d'une voix sourde ; mais puisqu'il me tient en sa puissance, qu'il me dise donc ce qu'il veut faire de moi.

— Vous le saurez tout à l'heure.

Le comte fit un signe à un de ses compagnons, qui s'avança.

— Pierre, lui dit-il, aie les yeux sur cet homme, et s'il tente de se jeter sur toi, comme par deux fois il a voulu s'élancer sur moi, n'hésite pas un instant, brûle-lui la cervelle.

Et celui que M. de Rosamont appelait Pierre se plaça résolument en face du baron.

Alors le comte s'approcha de Mlle Dubessy, lui prit la main et lui dit d'un ton affectueux :

— Courage, ma chère enfant, courage !

Ensuite il marcha vers l'ancienne femme de chambre et débitante de tabac.

— Antoinette Picot, lui ordonna-t-il, relevez-vous.

Elle obéit.

La misérable femme était d'une pâleur d'ambre et elle tremblait à ce point que ses dents claquaient.

— Antoinette Picot, reprit le comte, vous avez été la complice du baron de Simiane dans plusieurs de ses crimes, et si je vous livrais à la justice, vous auriez de terribles comptes à lui rendre ; mais je ne le ferais que si vous n'y forciez. Je ne m'attaque pas aux femmes, moi ; et si je suis ici un justicier,